

## NOUVELLES LETTRES D'ITALIE



### IV

Crespano Veneto.

Luzzatti me parle longuement d'un type curieux de société coopérative, peu connu en Italie même, et qui cependant peut servir de modèle aux tentatives de ce genre : c'est la *Società artistico-vevtraria d'Altare*.

Au mois d'août dernier (1882), elle fêtait le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Tous les ouvriers s'étaient réunis en un banquet fraternel, auquel assistaient quelques amis du mouvement coopératif ; outre Luzzatti lui-même, Simonelli, secrétaire général au ministère de l'agriculture, les députés Boselli, Sanguinetti, Berti, Faldelli et le sénateur Saracco. De nombreuses députations d'associations ouvrières avaient envoyé des adresses de félicitation.

C'était vraiment la fête du travail. Altare est un bourg des environs de Savone, dans le Montferrat. Il paraît que l'art de la verrerie y a été introduit au x<sup>e</sup> siècle par une colonie de Flamands.

Comment ces gens du Nord ont-ils rapporté au delà des Alpes un art qui leur était venu certainement des Romains ? A enquerir. — Deux travaux ont été publiés sur cette question, *Industria del vetro in Italia e sull' arte Vetraria in Altare, nella sua origine*, par Enrico Boldoni, secrétaire de la Société des verriers, et *l'Università dell' arte vitrea di Altare, della sua origine a nostri giorni*, par Gaspare Buffa (1879). Les anciennes familles de vitriers ont conservé leurs armoiries depuis le moyen âge, car un diplôme de Paléologue marquis de Montferrat, du 12 juin 1512, en approuvant les

statuts du métier, anoblit tous ceux qui l'exercent. Lorsque le noble art fut importé dans les provinces belges, les ouvriers étaient qualifiés de gentilshommes verriers.

En 1856, donnant un corps aux idées que quelques verriers d'Altare lui avaient soumises, le D<sup>r</sup> Cesio parvint à réunir en une société coopérative les 84 artistes verriers. Ils constituèrent leur capital, qui ne s'élevait qu'à 14,585 francs. Le fonds de roulement était insuffisant. Pour l'augmenter, ils s'imposèrent une retenue hebdomadaire jusqu'en 1863, puis l'accrurent par des prélèvements sur les bénéfices. Leur capital dépasse aujourd'hui 400,000 francs. La société coopérative de production a fondé deux institutions annexes, une caisse de pension pour la vieillesse et une société de secours mutuel. A l'exposition de Milan de 1881, elle a obtenu la médaille d'or.

Voilà, dis-je à Luzzatti, comment pourrait se résoudre la question sociale. Le capital et le travail se trouvant réunis, la lutte cesse entre ces deux facteurs de la production. Mais pour que l'exemple d'Altare puisse être suivi, il faut aux ouvriers une forte culture morale et intellectuelle. Car ils doivent avoir d'abord assez de persévérance et, disons-le, de vertu pour acquérir le capital et, en second lieu, assez d'intelligence pour en bien diriger l'emploi au milieu des vicissitudes et des crises du monde économique actuel.

A défaut de ces deux qualités essentielles, toute tentative d'appliquer le régime socialiste ou collectiviste doit échouer. Donnez plein pouvoir à un Karl Marx ou à un Lassalle; qu'il puisse supprimer la propriété et les propriétaires, répartir les biens à son gré, manipuler l'ordre social à sa fantaisie: si les ouvriers sont incapables de conserver et de bien employer les moyens de production, il faudra bien en revenir au système actuel.

C'est comme en politique: un peuple qui n'est pas mûr pour se gouverner lui-même, retombera fatalement sous la main d'un régime d'autorité. Altare nous montre le port; mais combien sont capables d'y arriver?

— Nous causons aussi, avec Luzzatti, de la politique exté-

rieure de l'Italie. En ma qualité d'affilié de toutes les sociétés de la paix, je reviens à mon thème habituel, avec autant de conviction, mais sans plus d'illusion qu'autrefois. L'Europe, lui dis-je, abuse par trop de l'adage : *Si vis pacem, para bellum*. Les préparatifs de guerre, poussés au point où ils le sont maintenant, doivent fatalement conduire à un conflit. A l'intérieur, ils ruinent les populations, ils sèment des germes de mécontentement et de révolution qui peuvent devenir des causes ou des occasions de luttes à l'extérieur. Les grands États, armés jusqu'aux dents, ressemblent à des bêtes féroces aiguisant leurs griffes et leurs crocs, se surveillant, se guettant, toujours prêtes à se jeter sur l'ennemi au moment opportun. Ce qui rend la situation affreuse, c'est que chacun, étant convaincu qu'il sera attaqué dès qu'il sera le plus faible, croit de son intérêt évident et absolu de prendre les devants aussitôt qu'il aura chance de vaincre. Pour cela, il ne se contente pas de porter ses armements aux dernières limites, il cherche des alliés pour le jour de la bataille, et ainsi on arrive à un état de contention universelle et d'hostilités permanentes et sourdes, qui n'est pas beaucoup moins pénible que la guerre même. L'Italie, assurément, est entrée dans une de ces combinaisons en vue de la lutte finale à laquelle tout le monde se prépare. Or, l'Italie, séparée du reste du continent par une frontière géographique admirablement délimitée, l'Italie, à qui aucun de ses voisins ne songe à enlever une province ou le moindre lambeau de territoire, car le principe des nationalités, généralement reconnu, s'y oppose, l'Italie, que toutes les nations chérissent comme la seconde mère de notre civilisation, l'Italie n'aurait rien à craindre de personne si elle se contentait d'une position semblable à celle de la Suisse ou de la Belgique, laquelle est la plus favorable à la sécurité et à la prospérité des populations. Pourquoi se laisse-t-elle entraîner dans ces alliances compromettantes et périlleuses, qui peuvent un jour lui coûter si cher ?

— Sans doute, me répond Luzzatti, comme économiste je ne puis que désirer pour mon pays une situation semblable

à celle du vôtre. Mais il y a pour nous un danger permanent qui ne vous menace pas : ce sont les revendications du pape. Pour le moment, elles ne nous inquiètent guère. Mais supposez une restauration en France : pour s'assurer le concours dévoué du clergé, elle prendra en mains les intérêts de la papauté. L'Autriche reste, au fond, un État acquis au cléricalisme : elle peut donc aussi devenir notre ennemi. Voilà les périls qu'il s'agit de prévenir. C'est pour cela que l'Italie s'arme et qu'elle cherche des alliances.

— Je ne veux pas nier, repris-je, les incertitudes de l'avenir, et pour votre pays, et pour le mien, et pour l'Europe tout entière ; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'une politique d'alliance et d'offensive est plus dangereuse pour l'Italie que ne le serait une politique de neutralité complète et de défensive exclusive. Admettons que la monarchie soit restaurée en France. Certes, elle aura besoin de s'appuyer sur le clergé. Mais cet appui lui viendra naturellement et, pour l'obtenir, elle n'aurait pas besoin de faire la guerre à l'Italie et de rétablir le pouvoir temporel. Ce serait là une tentative insensée ; car il ne suffirait pas de rendre au pape Rome et ses anciennes provinces, il faudrait les lui assurer et, pour cela, les contenir par des garnisons étrangères. Dans ces conditions, l'œuvre ne serait pas durable, et à ce prix, le souverain pontife en voudrait-il ? Les principautés ecclésiastiques sont choses du passé. Il est impossible de les faire revivre. Tout gouvernement étranger, quel qu'il soit, comprendra cela. Si vous restez neutres, si vous ne menacez personne, nul ne viendra vous attaquer. Mais par votre alliance avec l'Allemagne, vous devenez éventuellement l'ennemi de la France et, dès lors, elle doit, de son côté, s'efforcer de vous détruire si elle le peut. Il me semble donc que, pour conjurer le danger, vous le faites naître.

Actuellement, la triple alliance dont vous faites partie vous donne une grande force. Mais...

Les destins et les flots sont changeants.

Quelle sera sa durée ? Survivra-t-elle à celui qui l'a fondée ?

C'est un des coups de maître de sa politique d'avoir forcé l'Autriche, la vaincue de Sadowa, à rechercher l'appui de l'Allemagne afin de pouvoir s'avancer dans la péninsule des Balkans. Tant que le grand chancelier vivra, on n'osera s'insurger ni se dérober à son alliance, parce qu'on craindra l'une ou l'autre de ces combinaisons qu'il tient toujours prêtes dans son arsenal. Mais quand sa main puissante ne tiendra plus les ressorts de l'équilibre européen, de nouvelles alliances pourront se conclure. Nous verrons peut-être se reconstituer celles de la guerre de sept ans, la Russie, la France et l'Autriche coalisées contre la Prusse pour lui faire expier ses trop complètes victoires. Se retrouvera-t-il alors un Frédéric II ou un Moltke pour tenir tête à toute l'Europe? Et, dans ce cas, si vous êtes fidèles à votre allié, quel sera votre sort? et si vous l'abandonnez à l'heure du péril, que dire de votre conduite?... M. de Bismarck voudra sans doute éclaircir la situation et provoquer une solution définitive avant de disparaître. Mais pourra-t-il, à son gré, précipiter les événements? L'empereur actuel, et surtout son successeur, ne refuseront-ils pas de faire la guerre? Le chancelier trouvera-t-il moyen de la faire naître, malgré les vœux contraires de presque toute l'Europe? En tous cas, vous vous êtes engagés à vous battre pour autrui : je vois clairement le mal qui peut en résulter pour vous ; je n'aperçois pas aussi bien l'avantage que vous pouvez en recueillir. Vous ne devez, affirme-t-on, porter secours à vos alliés que s'ils sont attaqués, non s'ils attaquent ; mais n'y a-t-il pas toujours moyen de se faire attaquer? La neutralité, — neutralité armée et attentive si vous voulez, mais toujours la neutralité, — voilà mon dernier mot pour vous comme pour nous.

— Luzzatti doit se rendre à Bassano pour y rencontrer une députation de ses électeurs. La nouvelle loi électorale a fusionné son collège d'Oderzo avec les deux collèges voisins, qui élisent, l'un Bonghi, l'autre Visconti-Venosta. Nous partons en calessine après le premier déjeuner. Très jolie route, en excellent état, étroite, bordée d'arbres, peupliers et ormes, et de champs cultivés, encore en partie couverts de

maïs; bonnes habitations de contadini; grandes églises monumentales dans les villages. En approchant de la ville, de villas bien entretenues et blanchies à la chaux, occupées par des patriciens de Venise.

Pendant la conférence avec les délégués, je visite le musée, qui se trouve dans un ancien couvent, à côté de l'église principale. Le lycée y est également établi. Ici encore règne Canova et, à côté de lui le peintre aux couleurs violentes et aux scènes populaires, qui porte le nom de sa ville natale, Bassano. Canova est représenté ici, comme dans la glyptothèque de Posagna, par un grand nombre de reproductions en plâtre et par quelques marbres originaux. Ce qui est du plus haut intérêt, ce sont des armoires entièrement remplies de volumes où sont réunis ses croquis, ses dessins, ses écrits et les lettres qu'il a reçues. Canova est là tout entier, dans sa vie d'homme et surtout dans sa vie d'artiste. Il est étrange qu'on ne lui ait pas encore élevé de monument à Bassano, qui est comme sa seconde patrie. Il est vrai que ce n'est pas son lieu de naissance. Tous ces souvenirs ont été légués par son frère, l'évêque.

Dans tous les musées d'Italie, on rencontre des Bassano : ce sont, d'ordinaire, des scènes de la vie populaire, surtout des marchés, qui doivent représenter des épisodes de l'histoire sainte. Il la comprenait d'une façon réaliste et démocratique, comme Rembrandt. Mais ici il y a quelques tableaux d'une tout autre valeur et d'une merveilleuse facture, qui fait penser à *l'Assomption de la Vierge*, de Titien, au musée de Venise.

Je note une esquisse de Tiepolo qui est une merveille. Cela représente une scène difficile à définir : ce sont des Maures par un effet de soleil couchant. En quelques coups de pinceau, ce sont les irradiations mystérieuses et fulgurantes et l'or fondu de Rembrandt. Réalisme et poésie. J'y reviens sans cesse. Je ne puis m'en détacher. Un beau Mantegna. Un Jacopo da Ponte de qualité supérieure. Au moins une quarantaine de toiles qui ont de la valeur; mais qui visite Bassano?

Dans l'entretien de Luzzatti avec les délégués de son collège électoral, composé maintenant de la réunion de trois anciens collèges uninominaux, le grand point à résoudre est de savoir s'il faut, oui ou non, appuyer la candidature de Bonghi. Pour Luzzatti, nulle difficulté : il aura presque l'unanimité des voix. Visconti-Venosta, en raison des brillants souvenirs de son passage au ministère des affaires étrangères, est aussi accepté sans protestation par les électeurs de la droite, qui dominent généralement en Vénétie. Mais le nom de Bonghi soulève de graves objections. Il est napolitain ; il ne vient presque jamais visiter ses commettants et il se tient dans une région sereine, très au-dessus des importunités des solliciteurs, qui ne le lui pardonnent pas. Sa franchise, l'âpreté de ses attaques contre ses adversaires lui ont fait beaucoup d'ennemis. Les délégués hésitent à mettre son nom sur la liste. Non seulement, prétendent-ils, il ne passera pas, mais il fera perdre beaucoup de voix à ses deux cocandidats et entraînera peut-être Visconti dans sa chute. Luzzatti n'admet pas ces calculs de la peur. Bonghi, dit-il, est un des premiers hommes d'État de l'Italie, un de ses érudits les plus savants, de ses écrivains les plus fins et de ses orateurs les plus écoutés. Tout collègue doit s'estimer trop heureux de l'avoir pour représentant. Il ne faut donc pas reculer : on doit considérer comme un devoir d'honneur de n'abandonner aucun des trois députés sortants.

« J'y jouerai ma popularité, ajoute Luzzatti. Je demande formellement qu'il soit porté sur la liste. Nous triompherons ou nous succomberons ensemble. »

En effet, tous trois, Bonghi, Visconti et Luzzatti, ont été portés ensemble, et tous trois ont été élus, Luzzatti à la presque unanimité des votants. C'est un grand privilège pour le collège de Vittorio-Oderzo d'avoir ainsi pour députés trois des parlementaires les plus éminents de l'Italie et de réputation européenne.

Pendant qu'on prépare le calessine, nous visitons la ville. Le pont sur la Brenta a été brûlé pendant les premières campagnes de Napoléon, et les boulets sont encore fixés dans les

murs, où on les a maintenus avec la date. Dans les rues désertes de la ville haute, quelques palais avec des armoiries frustes et des fresques effacées du xv<sup>e</sup> siècle. Dans toutes les villes italiennes, même les plus écartées, il s'est trouvé, vers la fin du moyen âge, des familles riches aimant les arts et les employant à orner leurs demeures. De là l'intérêt puissant d'un voyage en Italie en dehors des routes battues. On fait chaque jour des découvertes.

De vieux murs entrecoupés de hautes tours entourent la petite ville. Par une brèche, on arrive à une promenade, à l'extérieur de ces murs, sur le sommet de la colline à pente abrupte au bas de laquelle coule la Brenta. George Sand parle aussi de ce point de vue dans ses *Lettres d'un voyageur*. De fait, il est ravissant. La vallée est encaissée entre deux lignes parallèles de gracieuses collines boisées et cultivées, au delà desquelles se profilent les premiers éperons des Alpes. Des maisons blanches, à toits débordant de tuiles rouges et s'enlevant en tons crus sur le vert foncé des vignes. La fertilité du sol est grande. Le chanvre et le maïs élèvent leurs hampes à deux mètres de hauteur. Les habitations, éparpillées dans la campagne, sont très rapprochées; mais la terre se couvre de tant de produits divers, qu'elle semble devoir apporter l'aisance à tous. Beaucoup de cultivateurs sont propriétaires. Malheureusement, l'impôt, l'hypothèque et la rente emportent le plus clair du revenu. C'est, là-bas, le refrain que l'on entend sans cesse.

— A Crespano, je visite des maisons d'ouvriers et des fermes. Les maisons d'ouvriers sont rarement, comme chez nous, sans étage. Les chambres à coucher sont au premier. Au rez-de-chaussée, deux chambres; autant à l'étage, plus un grenier. Il y a plus de place que dans nos chaumières flamandes. L'ameublement aussi est autre: un très grand lit; de solides armoires et le grand coffre de noces, avec moulures et peintures, ayant évidemment appartenu à des gens riches; mais le tout endommagé et recouvert d'une couche épaisse de crasse et de poussière. Même une bassinoire en cuivre. Ce qui me frappe surtout, habitué que je suis à

l'extrême propreté des intérieurs, même les plus pauvres, dans nos Flandres, c'est le défaut de soins en tout. Les murs, au lieu d'être, comme en pays flamand, plafonnés, unis et blanchis presque tous les ans, sont grossièrement récrépis. L'appareil de la maçonnerie se montre à nu ou est recouvert d'un plafonnage irrégulier noirci de fumée, de suie et de saletés de toutes sortes. Cela donne à ces chambres, éclairées seulement par de petites fenêtres, l'aspect de cavernes. On blanchit assez souvent le dehors, mais non le dedans des habitations rurales. On ne peut songer à orner ces murs repoussants de petits cadres ou de faïences, ainsi que le font tous nos ouvriers. Dans cet intérieur sombre et malpropre, on ne pensera guère à soigner le vêtement, à le brosser, à l'entretenir. Tout se tient et se met à l'unisson. Il est vrai que les vêtements du dimanche sont conservés dans de grandes armoires. Ils sont élégants et solides; mais, quand ils s'usent, on ne les répare pas. L'ouvrier agricole gagne sans la nourriture 1 fr. 25 c. l'été, 1 franc l'hiver et 2 fr. 50 c. pendant la moisson. La femme, 80 centimes, quand elle trouve de l'ouvrage.

— Grande ferme où demeure une famille patriarcale de trois frères, dont deux mariés. Beaucoup de bœufs de labour, peu de vaches à lait, des moutons dans la montagne. Immenses et solides bâtiments, granges colossales : toujours la tradition du bâtisseur romain et l'habitude d'entasser des pierres en façon de monuments. C'est d'une solidité à défier les siècles, mais presque jamais de réparations; de sorte que tout a l'air délabré et à la veille de tomber en ruines. De là le pittoresque des villages italiens, qui plaît aux artistes. L'intérieur de la grande ferme est aussi noir que la maison de l'ouvrier; cependant, ce sont ici des gens très à l'aise. Ils mangent eux-mêmes leurs poulets et leurs dindons et boivent leur vin sans compter. Leurs vêtements sont mal tenus et sales, très au delà de ce que comportent les travaux agricoles qu'ils font. Mais, le dimanche, ils sont habillés comme vous et moi et ils roulent en calessine.

— Nous visitons un propriétaire de Crespano qui a le goût

des chevaux de course, *racers* anglais et trotteurs russes. Il en a une trentaine, dont plus de moitié sont dans la montagne, où il a un haras. Ses trotteurs sont célèbres. Ce sont de belles bêtes à poil noir, achetées en Russie même. Ils remportent tous les prix en Italie et même en Autriche. Chaque victoire lui a valu, outre des prix en argent, un petit drapeau tricolore où se trouvent inscrits le lieu et la date. Il a ainsi une chambre toute remplie de ces trophées, des selleries et des remises très grandes renfermant des harnais et des véhicules de course de toute espèce. Tout cela représente un très gros capital. Et cependant, ce propriétaire vit très simplement dans ce village de Crespano et se contente d'une maison modeste, à la façon d'un *gentleman-farmer* anglais.

En Angleterre, il faut être très riche pour faire courir. Ici, cela devient un goût répandu dans les campagnes, comme en Frise, et l'amélioration de « l'espèce chevaline » en profitera.

— J'apprends que l'île de Sainte-Hélène, qui surgit de la lagune, à Venise, entre les jardins publics et le Lido, est convertie en une *usine* où l'on construit des locomotives. Pour établir les machines, il a fallu démolir les ruines d'une église qui remontait aux premiers siècles du christianisme. Les cheminées, vomissant leurs odieuses fumées, vont couvrir de suie les marbres blancs de Saint-Marc et les marbres roses du palais des Doges. Les mosaïques, les statues, les belles façades des vieux palais seront sillonnées par ces coulées gluantes et noirâtres qui contaminent tous les monuments de Londres. Venise sera transformée en une annexe du *Black Country*. Les bateaux mouches naviguant sur le Grand Canal achèveront l'œuvre de dégradation. Hélas ! la cité merveilleuse chantée par les poètes, cet ensemble d'architecture le plus parfait qu'ait créé la main de l'homme, les *Stones of Venice* décrits par Ruskin, la perle de l'Adriatique, salie par l'industrie, voilà, dis-je à Luzzatti, l'un des plus atroces crimes de votre système protecteur. Les esthéticiens anglais ont poussé un cri d'alarme et de désespoir. Ne sera-t-il pas entendu en Europe, et surtout en Italie ? Si au

moins la municipalité imposait l'emploi d'un charbon propre et à fumée légère?

— Mais, dit Luzzatti, ne faut-il donc pas que nos ouvriers travaillent pour vivre? Prétendez-vous les condamner pour toujours à demander leur misérable subsistance à la charité publique?

— Passe encore, lui dis-je, pour l'industrie du verre à Murano et celle de la dentelle à Burano. Ajoutez-y toutes les industries artistiques, qui trouveraient ici partout les modèles les plus parfaits. Mais la grande industrie métallurgique à Venise, avec le charbon qui coûte 40 francs la tonne, est tout artificielle et contre nature. Vous ne la soutenez qu'en imposant une taxe considérable à vos chemins de fer par la majoration des prix résultant des droits protecteurs. C'est bien le cas de rappeler ici la petite brochure de Bastiat : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Ce qu'on voit, ce sont quelques milliers d'ouvriers occupés, il est vrai, mais faisant une très sale besogne. Ce qu'on ne voit pas, c'est que les millions payés en plus par les contribuables pour les voies ferrées auraient donné le moyen de subsister à bien plus de travailleurs qu'il n'y en a dans vos usines ultra-protégées. N'est-il pas évident qu'en augmentant inutilement les dépenses que fait la nation pour tous les produits de la métallurgie, vous empêchez de vivre plus d'ouvriers que vous n'en faites employer; sans compter tous les faux frais, les fictions, les entraves de toute nature résultant du système protecteur. Triste politique économique : toujours sacrifier les campagnes qui sont muettes et la nation qui se laisse saigner à blanc, pour enrichir quelques industriels qui crient dans la presse et dans les Chambres.

— L'empereur Julien et Thémistius, dont nous aimons à parler le soir, quand nous philosophons, au clair de lune, nous amènent à parler de Marc-Aurèle et du dernier volume de Renan qui lui est consacré.

Renan apprécie admirablement Marc-Aurèle et ses *Pensées*. Mais quand il semble le placer à côté et même au dessus de l'Évangile, je ne puis être de son avis.

« Véritable Évangile éternel, dit-il, le livre des *Pensées* ne vieillira jamais, car il n'affirme aucun dogme. La religion de Marc-Aurèle, comme le fut par moments celle de Jésus, est la religion absolue, celle qui résulte du simple fait d'une haute conscience morale placée en face de l'univers. Elle n'est ni d'une race, ni d'un pays. Aucune révolution, aucun progrès, aucune découverte ne pourront la changer. » (*Marc-Aurèle*, p. 272.)

L'une des grandes supériorités de l'Évangile, d'après moi, c'est qu'il s'insurge contre le monde et contre le fait, au nom de l'idéal et de la justice. La protestation, la révolte contre les lois naturelles, contre l'ordre existant, voilà, comme l'a montré Renan ailleurs, notamment dans la préface à l'*Écclésiaste*, la grandeur des prophètes, depuis Job jusqu'à Jésus. Le christianisme est tout entier dans cette aspiration sublime vers le « royaume de Dieu » dont l'Évangile est « la bonne nouvelle » *Συ-αγγέλιον*. C'est de là que sont venus, dans les temps modernes, la haine, la soif du mieux et, par suite, le progrès.

Marc-Aurèle et son stoïcisme, dont on ne peut assez admirer l'élévation, la pureté, l'austérité, en un mot la vertu antique dans sa forme la plus parfaite, aboutissent à la résignation et souvent à la déification de l'ordre établi. Tout ce qui arrive, tout ce qui existe est la conséquence de lois nécessaires, qu'il faut accepter, expliquer s'il se peut et toujours vénérer. Le Cosmos, c'est la manifestation de la volonté divine. Le monde, tel qu'il est, est Dieu lui-même.

« Tout ce qui t'arrange, ô Cosmos, m'arrange. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui, pour toi, vient à l'heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô Nature! De toi vient tout. En toi est tout. Vers toi va tout...

« Si les dieux sont souverainement bons et souverainement justes, ils n'ont rien laissé passer, dans l'ordonnance du monde, qui soit contraire à la justice et à la raison. »

Cette pensée revient sans cesse dans *Marc-Aurèle*. Ainsi, tandis que le stoïcien accepte les lois naturelles comme l'expression de l'ordre divin, le chrétien considère le monde

comme si complètement infecté de mal qu'il espère un cataclysme prochain qui le réduira en poudre, afin de faire place à « une autre terre et à d'autres cieux ». Le premier de ces sentiments aboutit à l'inertie et à l'immobilité, le second aux réformes et au progrès. Notre société sort donc de l'Évangile, et non du stoïcisme.

— Luzzatti me reproche d'avoir écrit, dans mon petit volume *Éléments d'économie politique*, que, dans notre science, il n'y a pas de lois naturelles.

— J'avoue, lui dis-je, que mon expression est très absolue; mais, au fond, je crois avoir raison. Il y a, sans doute, quelques faits où l'on peut trouver ces nécessités physiques qui méritent le nom de lois de la nature. Ainsi, l'homme cherche le plaisir et fuit la douleur; — l'intérêt et le besoin le poussent à l'action; la quantité des subsistances règle le chiffre de la population; — quand beaucoup de personnes veulent avoir le même objet, il sera recherché, cher, etc.; au contraire délaissé, à vil prix, si personne n'en veut. Mais tout cela est un *substratum* fourni par l'anthropologie. Si ces truismes étaient vraiment les lois économiques, on ne les discuterait pas, car ils sont évidents, et, comme ils s'imposent, ainsi que toutes les nécessités physiques, il serait superflu de les enseigner. Les vraies lois économiques, qui sont les lois sociales, donnent lieu aux plus ardents débats, parce qu'elles émanent du libre arbitre de l'homme, lequel peut les modifier à son gré. Il y a là un ordre rationnel, un idéal conforme à la raison, que le savant doit découvrir. Si le législateur s'y conforme, il fait de bonnes lois, qui assurent la prospérité des peuples. S'il s'en éloigne, il fait de mauvaises lois, qui nuisent aux peuples, comme, par exemple, quand vous créez, en Italie, des industries factices aux dépens des contribuables.

Tout cela a été déjà bien vu par Mably, au siècle dernier. J'ai pris hier, dans votre bibliothèque, un petit volume qui m'a fort intéressé. Il est intitulé : *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, par M. l'abbé de Mably; La Haye, 1768. Dans

ses premières remarques, l'abbé se montre le précurseur des collectivistes actuels. Les collectivistes montraient la nécessité de trois sortes de propriétés : la propriété « personnelle », qui n'est autre chose que la liberté individuelle ; la propriété mobilière, comme stimulant au travail quotidien ; la propriété foncière, comme indispensable à l'amélioration du sol. Mably admet les deux premières ; mais il conteste qu'il soit nécessaire de soumettre le sol au régime de la propriété individuelle pour en assurer la bonne exploitation. Il cite Sparte, les convents et le Paraguay, et il recommande la possession collective de la terre. Cette partie est faible. Il refait l'utopie de Platon ; il ne tient pas assez compte des motifs qui déterminent les actions de l'homme. Mais où il me paraît raisonner juste, c'est quand il réfute la théorie des lois nécessaires des économistes, ainsi formulée : « L'ordre naturel, dont l'ordre social fait partie, n'est et ne peut être autre chose que l'ordre physique. Si quelqu'un faisait difficulté de reconnaître l'ordre naturel et essentiel des sociétés pour une branche de l'ordre physique, je le regarderais comme un aveugle volontaire. Nous trouvons en nous deux mobiles qui sont les premiers principes de tous nos mouvements : l'un est l'appétit des plaisirs, l'autre l'aversion de la douleur. » Mably répond, comme le fait aujourd'hui l'école économique éthique. Il emprunte le langage des physiocrates pour les réfuter. Ils admettent, en effet, « des affections sociales comme la compassion, la pitié, l'amitié, la bienfaisance, l'émulation, l'amour de la gloire. C'est à ces affections sociales que nous obéissons lorsque nous paraissions renoncer à nous-mêmes pour ne plus vivre que dans les autres, pour ne plus jouir que de leurs jouissances, pour ne plus connaître le plaisir qu'autant qu'il passe par eux pour arriver jusqu'à nous. Nous leur obéissons encore lorsque nous nous élevons jusqu'au mépris des richesses et de la vie et que nous préférons la douleur physique, la mort même, au déshonneur ou à quelque autre chagrin qui naît de nos rapports avec la société. »

Plus loin, Mably ajoute : « On me dit que la société se

forme par un concours de causes physiques, mais pourquoi passer sous silence les causes morales, puisqu'elles ont tant de force pour unir les hommes? La société est composée d'êtres physiques. Mais ces êtres physiques ont des qualités morales. Elle agit et se maintient par des moyens physiques; mais elle agit et se maintient aussi par des moyens moraux. J'ai beau étudier l'homme, je vois partout le mélange du physique et du moral. » Le côté éthique de l'économe politique est ici parfaitement mis en relief. La société, les hommes et tous leurs actes existent au sein de la nature. En un certain sens, tout est donc soumis aux lois naturelles. Mais il n'en est pas moins évident que les lois politiques et civiles, étant établies par la volonté de l'homme, sont d'un autre ordre que les lois physiques, que l'homme ne peut modifier en aucune façon. Celles-ci sont nécessaires; les autres appartiennent au domaine de ce que nous appelons la liberté.

— Je lis, à la quatrième page d'un journal, une annonce qui me fait saisir la différence qui existe entre la manière de vivre en Italie et chez nous. Il s'agit d'un concours ouvert par la municipalité de la Spezzia pour des places de professeur au lycée. Je transcris l'annonce, qui indique le traitement attaché à chaque place :

AVVISO D'ATTUALITA.

E aperto fino al 15 settembre publico concorso per titoli ai posti seguenti :

Un professore di lettere italiane per il Liceo . . . . .	2,400 lire.
Un professore di lettere greche e latine . . . . .	2,400 —
Un professore di philosophia . . . . .	1,920 —
Un professore di storia e geografia per el Liceo et l'Istituto tecnico. . . . .	1,920 —
Presidenza dei due Istituti sudditi come del gimnasio.	2,000 —

Spezzia.

*Il sindaco,*

A. BRUSCHI.

Ainsi, on obtient à la Spezzia, qui n'est pas une petite localité bon marché, mais un port militaire, un professeur de philosophie ou de grec et de latin pour 1,920 francs, et ils doivent avoir des connaissances, car ils ne sont nommés

qu'à la suite d'un « concours par titres ». Il leur faut donc des titres, c'est-à-dire des publications, des services rendus, un passé scientifique. En Belgique, le traitement est, au moins, double et le prix de la vie est à peine plus cher. Comment ces professeurs peuvent-ils subsister s'ils ont une famille? Un ouvrier mécanicien gagne davantage. Le mystère s'explique ainsi : le genre de vie est beaucoup plus simple. Les dépenses accessoires sont supprimées ou réduites à peu ; on s'amuse à bon marché. Le théâtre ne coûte presque rien. Au café, on prend un verre d'eau. La nature est douce à l'homme : ni feux, ni tapis. Les besoins sont moins exigeants. Le philosophe antique, en Grèce et en Italie, vivait aussi presque de rien. Bonne condition pour réfléchir et philosopher que de ne pas avoir à satisfaire à des besoins multiples et dispendieux.

— L'usage des cadrans solaires est encore très général en Italie. On en place aux parois des églises, des bâtiments publics, des villas, même des grandes fermes. Cela est poétique et fait penser aux mouvements des corps célestes en même temps qu'aux premières observations astronomiques qu'ont faites les hommes. En Flandre, le carillon accompagnait la sonnerie des heures de leurs airs familiers. Relire la jolie pièce de vers que le carillon de Bruges a inspirée à Longfellow. Sur les cadrans solaires, on lit souvent des inscriptions d'un sens profond et mélancolique. En voici deux que je note :

LABUNTUR ET IMPUTANTUR.

Les heures s'écoulent et on vous en demandera compte. C'est la vie qui vous échappe : quel usage en avez vous fait? *Effluis amens*, nous dit Perse ; tu t'écoules, insensé.

La seconde, que je lis ici aux environs de Crespano, je me rappelle l'avoir trouvée aussi en Zélande, sur la tour de l'hôtel de ville de Middelbourg, je crois.

VULNERANT OMNES, ULTIMA NECAT.

Il s'agit toujours des heures. *Toutes nous blessent et la dernière nous tue.*

L'art, autrefois, nous parlait de notre destinée : de nos joies, de nos douleurs, de nos espérances. Il le faisait par le symbole, mais il ne dédaignait pas l'inscription, qui était aussi un motif d'ornementation. Il en mettait sur les grandes cheminées, dans les vitreaux, sur les poutres, dans les banderoles sculptées des corniches, partout où l'œil pouvait s'arrêter. Les maisons dans l'Oberland bernois, et plus encore chez les allemands de la Transylvanie, sont couvertes d'inscriptions qui rappellent à l'homme ses devoirs et la gravité de l'existence. Et ainsi, les églises, les édifices publics, les habitations particulières enseignaient la morale et la religion. Au fond, c'est là le but de l'art, et l'art sans but n'a pas de raison d'être. Améliorer l'homme tout entier, corps, cœur et âme, telle doit être la fin suprême de nos efforts en tout genre. L'art pour l'art est une théorie de décadence ; jamais un peuple viril ne la comprendra. C'est tout simplement une variété de la gastronomie ou, si l'on veut, de la gastrosophie.

— On ignore à l'étranger tout ce qu'on fait en Italie pour la bienfaisance. En voici un exemple dont on me parle. Grâce au legs du vicomte de Grimberghe, nous allons avoir en Belgique, aux bords de la mer, un *sanitarium* pour les enfants malingres et scrofuleux, et une autre personne, qui cherche tous les moyens d'être utile aux classes peu aisées, se propose, dit-on, d'en établir un autre, non loin de Liège, sur les premières hauteurs de la région schisteuse. L'Italie possède déjà 21 de ces hospices maritimes, donc bien plus qu'aucun autre grand pays. On peut en voir un exemple au Lido. Il en existe 13 sur la Méditerranée et 8 sur l'Adriatique.

Le promoteur de ce genre d'établissements a été Joseph Barellai, qui les préconisait dès 1853, au sein de la Société médicale de Florence. Le docteur Martin en a donné la description avec une carte indiquant leur situation.

ÉMILE DE LAVELEYE.